

La Joconde au village

Autor(en): **Pellaton, Jean-Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **76 (1973)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684682>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La Joconde au village

Fatiguée d'offrir depuis quatre siècles son sourire énigmatique à des regards qu'elle jugeait en général ineptes, la Joconde décida un jour de quitter sa toile, au Louvre. Elle profita d'une légère accalmie, vers midi, le gardien dormant d'un œil sur son tabouret, fit un saut plongeant pour atterrir sur le parquet, enjamba la frêle barrière de corde qui l'isolait et passa dans une autre salle où elle se mêla au public.

Personne ne s'était aperçu de rien. Trois minutes encore, le Louvre vécut dans l'insouciance béate qui précède les catastrophes. Puis un touriste américain laissa tomber sa mâchoire inférieure pour prononcer un « Aôh ! » qui ameuta les visiteurs. Sa main tendue montrait, découpée comme à l'emporte-pièce dans le paysage illustre, la forme d'une femme assise à travers laquelle apparaissait le mur blanc. Déjà le gardien s'était approché, écartait le groupe massé autour du cordon protecteur.

— Celle-là ! grommela-t-il devant le désastre, quand elle aura fini de nous empoisonner !

Et, tourné vers les gens :

— Vous avez vu quelque chose ?

Mais le public n'avait rien vu et se borna à lui fournir de stupides conseils, par exemple, de courir après le voleur.

— Un voleur ! N'y a pas de voleur ! Regardez-moi comment c'est taillé !

— Avec de l'habileté...

— Pas du tout. Pour faire ça si net, il faut du temps. Et je n'ai pas quitté la salle de la matinée.

La police, alertée on ne sut par qui, se trouva sur les lieux, sous la forme d'un agent qui posa quelques questions, retint un moment le gardien, le priant de disperser les curieux.

Pendant ces vaines parloles, la Joconde, passant de salle en salle, se donnait le loisir d'aller contempler les chefs-d'œuvre les plus vantés. Il lui semblait qu'avant d'aborder les vivants, elle devait séjourner un moment dans le monde intermédiaire des peintres et des statues. Elle comparait, appréciait, jugeait les Raphaëls, les Titiens, et se demanda s'il eût mieux valu pour sa gloire être représentée nue. Mais elle conclut que Léonard avait eu raison et d'ailleurs, à cet égard, les ordres de son mari avaient été formels.

Comme elle savait par cœur le plan du Musée, elle descendit aux antiquités grecques, aima les Vénus galbées, et s'enfonça dans l'Égypte et l'Assyrie. On ne fit pas grande attention à cette visiteuse somptueuse-

ment vêtue, et le voile qui la coiffait ne surprit pas plus que celui des Indiennes en sari. C'est à peine si son sourire fut remarqué : elle prenait soin de ne pas montrer son visage qui aurait pu alerter l'un ou l'autre connaisseur.

Puis elle délaissa le Louvre, consciente de s'engager dans une aventure. Paris, ce midi-là, somnolait dans la buée dorée d'un avril précocé. Heureuse d'être libre, la Joconde n'eut aucune peine à s'orienter dans les rues de la capitale : elle avait dû subir tant de conversations qu'entre mille choses, elle s'était fait une idée assez exacte des rues avoisinantes. Le seul ennui, c'est qu'elle manquait d'argent. Elle songea qu'elle pourrait se défaire de ses habits. Avec le temps, ils devaient avoir pris une certaine valeur. Un marchand lui paya gros sa robe, sans trop dissimuler son étonnement à lui voir porter une étoffe aussi riche.

— C'est un tissu ancien, qu'on ne fait plus beaucoup, objectait-il hypocritement en palpant l'étoffe.

— Raison de plus pour m'en donner un bon prix !

— Je ne sais pas si je pourrai revendre...

— Ecoutez, je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Commencez par m'échanger cette robe contre quelque chose de plus moderne, de plus simple surtout. Et la différence, vous me la donnerez en argent.

A quoi le marchand consentit.

Alors, un peu ivre de s'éprouver une Parisienne parfaitement acclimatée, elle se mit à circuler dans cette ville dont elle reconnaissait toutes les beautés. Elle se retenait de hurler à chacune de ses découvertes : « Oh ! voilà les quais avec leurs bouquinistes ! Voilà la Seine coulant sa vie dans la belle lumière du printemps ! Voici Notre-Dame, douce et majestueuse... »

Elle voulut escalader la Tour Eiffel, grisée de se servir de ses jambes qui l'emportaient, l'emportaient ! Quand elle fut redescendue, elle revint vers les grands boulevards, flâna le long des Champs-Élysées et, lentement, traversa tout le Quartier Latin pour finir, harassée, à une terrasse de café, à Montmartre. « Je suis soûle de Paris ! pensa-t-elle. Demain, je prendrai le métro, j'essaierai les autobus. »

En même temps que le mouvement, la Joconde retrouvait les besoins des vivants : elle eut faim, entra dans un restaurant et se fit servir à manger. Ses vêtements parfaitement neutres l'abritaient, mais elle frémit lorsqu'un homme, attablé en compagnie d'une jeune femme maigrichonne et noire comme l'enfer, déclara tout près d'elle, après s'être retourné plusieurs fois :

— Chérie, tu ne trouves pas que cette femme ressemble étonnamment à la Joconde ?

La compagne lança sur l'inconnue un regard venimeux. Et, revenue à son mari :

— Toi, fit-elle, avec ta manie de reluquer les dondons ! Ça, la Joconde ? Tu me fais bien rire, tiens ! D'abord, elle est beaucoup trop mûre...

L'homme plongea le nez dans son assiette, et la Joconde, malgré la blessure d'amour-propre, put s'abandonner en paix à son anonymat.

Son dîner payé, elle n'eut qu'un souhait : aller dormir. Elle loua donc une chambre dans un petit hôtel voisin où la patronne toisa avec quelque méfiance cette cliente sans bagages. Comme la Joconde insistait pour régler sa note d'avance, on lui accorda un sourire et un lit où elle s'étala avec reconnaissance. Le sommeil aussi était une volupté reconquise.

Elle s'éveilla d'une pièce, alertée par le vacarme inconnu de la rue, et courut à la fenêtre. Il devait être très tôt, car le ciel hésitait encore entre le noir et le gris. Les yeux écarquillés sur un spectacle d'hommes et de femmes s'activant au-dessous d'elle, la Joconde revivait en pensée son aventure de la veille. « C'est vrai, finit-elle par murmurer, me voilà vivante. Comme ces Parisiens se lèvent tôt ! Il me semble... »

Ce qu'elle croyait se rappeler, c'étaient d'autres réveils, tout baignés de paresse ceux-là, et très lointains, dans une Italie de rêve dont elle eut soudain la plus violente nostalgie. Que lui importait Paris, après tout ? C'est Florence qu'il lui fallait revoir. Elle fila de l'hôtel, se renseigna sur le moyen de transport le plus commode d'aller en Italie et fut dirigée vers la gare de l'Est.

Gare de l'Est, elle demanda avec candeur un billet pour Florence.

— Deuxième classe ? s'enquit l'employé.

— Deuxième classe, répondit-elle docilement.

— Ce sera deux cent vingt francs.

Elle tendit comme un enfant tout l'argent qu'elle possédait encore.

— Vous croyez que cela suffira ?

Un peu interloqué par une telle ignorance, l'employé regardait cette femme imposante, compta l'argent.

— Non, dit-il. Malheureusement pas.

— Alors, où aller avec ça ?

L'employé fit un rapide calcul.

— Ma foi, tout juste à la frontière, et il vous restera encore une petite réserve.

— Ce sera toujours autant de gagné, dit-elle. Donnez-moi donc un billet jusqu'à la frontière.

Elle eut un train presque immédiatement, savoura l'imprévu et l'agrément d'un wagon confortable, se laissa aller à boire avec avidité les paysages neufs qui passaient en changeant sous sa fenêtre.

Ce qu'elle n'avait pas saisi toutefois, c'était de quelle frontière il s'agissait. Elle vivait dans la certitude qu'une fois arrivée sur cette frontière, elle n'aurait plus qu'un pas à franchir pour se trouver chez elle. La France, l'Italie... l'exemple du grand Léonard lui faisait croire que ces pays vivaient dans un voisinage immédiat. Quand le train s'arrêta, le conducteur lui expliqua qu'en réalité, elle se trouvait à la frontière de la Suisse et que ce pays s'interposait entre elle et sa patrie. La Joconde sourit et déclara :

— Après tout, ce n'est que partie remise.

— Remarquez, fit le conducteur, que votre billet vous permet tout de même d'entrer en Suisse.

La frontière passée, sans qu'elle se fût aperçue de rien, elle descendit dans une petite bourgade coquette. Il pouvait être midi, midi et quart. Des ouvriers sortaient des fabriques. À leur allure, elle sut qu'ils appartenaient à sa race. Elle s'agrégea à l'un des groupes, entra avec eux dans un restaurant d'une parfaite modestie et commanda le menu. On lui servit ce que mangeaient ses compatriotes, un potage, des pâtes, un peu de viande, et les conversations lui apprirent qu'ils travaillaient dans une manufacture de cigarettes.

« Tiens, pensa-t-elle, si je veux obtenir l'argent de mon voyage, pourquoi ne pas m'engager aussi ? »

Elle demanda à l'un de ses compatriotes le moyen de travailler dans le village. On lui conseilla de les accompagner à la reprise de l'après-midi. Elle n'eut pas à patienter trop longtemps. Sans se hâter, les ouvriers quittèrent le restaurant. La Joconde les suivit jusqu'à un bâtiment moderne aux larges baies dégageant, plutôt que les fumées qu'elle avait crintes, une exquise senteur de tabac. Elle s'adressa au bureau. Là, on eut quelque peine à croire qu'elle venait tout droit d'Italie, de la région de Florence plus précisément. L'on voulut voir ses papiers. Comme elle s'embrouillait un peu, on finit par l'envoyer chez le secrétaire municipal qui s'occupait des travailleurs étrangers.

Au greffier, scribouillard méticuleux, elle raconta la même histoire qu'à la fabrique.

— Je m'appelle Lisa Gherardini del Giocondo, et je viens de Florence, expliquait-elle.

Il haussait les épaules et, têtue, réfléchissait.

— Si vous prétendez venir de Florence, vous devez bien avoir reçu des papiers, là-bas. Après tout, on peut toujours téléphoner à votre ambassade. Attendez une minute.

Au bout du fil, quand il demanda si l'on avait des renseignements sur une dame qui se présentait sous le nom de Lisa Maria del Giocondo, il reçut en réponse un énorme éclat de rire.

— Giocondo, dites-vous ? Blonde, n'est-ce pas ?

— Parfaitement ! répondait l'employé, stupéfait qu'on en sût aussi long sur la voyageuse.

— Et je parie qu'elle a un sourire plutôt mystérieux...

Le greffier loucha vers la Joconde, fut aimanté par le sourire illustre et bredouilla :

— En effet. Oui, je crois qu'on peut dire que son sourire est mystérieux.

— Dans ce cas, dit le fonctionnaire de l'ambassade en simulant le ton le plus grave, vous pouvez être tranquille. Cette dame vient réellement de Florence. Il est vrai qu'elle en est partie il y a longtemps, mais cela n'a pas d'importance. Et si vous voulez savoir son nom tout entier,

elle s'appelle Mona Lisa Maria Gherardini, épouse de Francesco del Bartolommeo del Giocondo. Vous notez ? Mona Lisa...

Le téléphone se tut que le greffier écrivait encore.

— Je pense donc que si tout est en règle, conclut la Joconde, vous pouvez me délivrer mon papier : je désire travailler à la fabrique de cigarettes.

L'employé s'exécuta, fit encore épeler les noms, signa, et la Joconde, ayant remercié de son inimitable sourire, se dirigea vers la manufacture qui ne fit aucune difficulté pour l'embaucher.

Elle fut conduite dans un vaste atelier où des machines laissaient filer une sorte de corde blanche qu'elle reconnut être une chaîne continue de cigarettes. Une contremaîtresse un peu rogue lui désigna un tabouret devant l'une de ces machines et lui expliqua qu'il faudrait surveiller le passage du rouleau et arrêter la marche à la moindre imperfection. De quelles sortes pouvaient être ces imperfections, on le lui dit aussi en lui présentant un échantillonnage de cigarettes défectueuses. Un coup de pédale bloquait le mécanisme et alertait en même temps la contremaîtresse qui faisait alors les prélèvements et les soudures nécessaires.

Le jeu de la machine et la surveillance absorbèrent la Joconde, si bien qu'elle s'étonna, vers cinq heures et demie, d'entendre la sonnette libératrice et de voir le remuement des ouvrières. Mais sa fatigue toute neuve l'avait privée d'appétit. Elle trouva facilement une chambre à louer, s'endormit profondément, se réveilla le lendemain de bonne humeur et partit pour l'usine où elle côtoyait une multitude de compatriotes, hommes et femmes.

Son travail l'amusait maintenant. Elle en voyait surtout le côté jeu et s'enchantait de participer à la fabrication de ces mystérieuses cigarettes qui lui étaient apparues longtemps comme le signe même de la vie moderne. Prudemment, avec l'émotion que l'on a pour découvrir une zone inexplorée du plaisir, elle s'était essayée à fumer, mais elle s'aperçut que cette pratique exigerait une longue habitude.

Elle dut attendre une quinzaine pour recevoir son salaire. On le lui donna dans un étroit sachet de papier jaune. « Bon, se dit-elle. Demain, je partirai. » Mais elle se rendit compte qu'elle aurait au préalable à payer sa chambre et sa pension, et à s'acheter divers accessoires de toilette. Décemment, elle ne pouvait pas s'en aller ainsi. Ces affaires une fois réglées, elle dut bien constater qu'il ne lui resterait jamais assez pour le voyage, et elle remit son départ à quinzaine.

L'étonnant, c'est qu'elle n'en fut pas malheureuse. Son inactivité séculaire avait déposé en elle de prodigieuses réserves d'énergie ; le besoin de se dépenser l'habitait, et l'ascendant qu'elle avait déjà pris sur ses camarades ne lui déplaisait pas. Elle se laissa entraîner à écouter les compliments des hommes, réservés d'ailleurs, preuve de l'estime dans laquelle on la tenait.

Un soir qu'elle rentrait de son travail, elle croisa un personnage en veston de velours, la barbe broussailleuse, le regard à la fois perçant et

lointain. Un frisson la parcourut toute. « Pourvu que... » pensa-t-elle. Son intuition ne l'avait pas trompée : c'était un peintre. Il s'arrêta.

— Ah ! non, Madame, s'écria-t-il, ce n'est pas possible !

Par amusement, elle sourit, et le peintre, médusé, commençait de balbutier :

— Vous... Vous ressemblez tellement...

— A la Joconde, n'est-ce pas ? interrompit-elle. On me l'a déjà dit, figurez-vous.

— Mais c'est frappant ! C'est bouleversant ! Ecoutez ! Vous avez sans doute compris que je suis peintre. Voudriez-vous me laisser faire votre portrait ?

Tout cela rappelait à la Joconde des souvenirs de son existence passée. Était-il prudent d'aller se jeter dans une aventure semblable à celle dont elle venait juste de s'échapper ? Et puis l'élan du peintre, cette ferveur candide et adorante la gagnèrent : elle dit qu'elle n'en serait pas mécontente.

Les séances commencèrent le soir même, dans un atelier plein d'ébauches de tableaux appuyés aux murs, de modelages enturbannés sur de hautes consoles, de pots de peinture et de tubes gisant à même le sol. Le peintre circulait comme un forcené dans la pièce, tâchant de créer au milieu de ce désordre un semblant de mise en scène. Envoûté par son sujet, il fit prendre à son modèle les habits et la pose mêmes que lui avait donnés Léonard. Elle obéissait avec bonne humeur, se permettant tout juste parfois de proposer telle légère modification.

Le lendemain soir et tous les jours suivants, le peintre reprit son travail, et la Joconde l'attitude qu'on lui avait commandée. Il s'était mis en tête, le malheureux, de refaire le chef-d'œuvre. Le jour, il allait peindre en plein air et en rapportait des paysages pour le fond. Il s'enchantait de voir combien son pays aux lignes transparentes, à l'air presque palpable, baigné par une nonchalante rivière, suggérait le paysage de Léonard de Vinci. Et peu à peu, talonné par le besoin de réaliser une toile parfaite, il sombrait dans la folie. Au bout d'un mois, ayant travaillé comme une brute, il estimait que son tableau n'avait pour ainsi dire pas avancé.

— Ah ! soupirait-il. La douceur de touche, le fondu ! Qui est-ce qui pourra jamais rendre cela ? Et pourtant, personne ne possède un modèle aussi proche de la vérité. Je devrais...

La Joconde, pour sa part, considérait l'œuvre avec inquiétude. Elle se sentait coupable d'avoir laissé peindre ce double, ce faux, ce sosie d'une œuvre célèbre. Devait-elle fuir ? Aller retrouver le Louvre ou Florence ?

L'angoisse de tromper la mettait dans un état anxieux dont souffraient les séances de pose. Comme le travail en était ralenti, le peintre eut l'idée, un soir, d'agrémenter leurs heures en posant un disque sur le plateau d'un gramophone. C'était un concerto de Vivaldi, une musique où semblaient alterner la danse et la rêverie. A l'écouter, la Joconde se

sentait entraînée comme par un flot régulier vers d'étranges lointains qui pouvaient être la mer ou le ciel, ou elle ne savait quels infinis. Sur ses lèvres vint se former le sourire d'extase perpétué par le pinceau génial.

— Cette musique me rappelle quelque chose, disait-elle, assise dans le fauteuil préparé par le peintre.

Et forçant sa mémoire, se repliant sur elle-même, elle essayait de réentendre, à des siècles de distance, les sons d'instruments qui auraient été pareils à ceux du disque. Une langueur lui venait, la carnation de son visage s'enrichissait de tonalités plus tendres, et dans ses yeux passait la béatitude des êtres promis à l'éternité.

Les séances, dès lors, furent chaque fois accompagnées de musique.

Tout un été, le peintre s'appliqua. Son portrait avait pris une réelle fermeté qui pourtant ne l'illusionnait pas : au-delà du tableau, il voyait le chef-d'œuvre du grand Léonard et désespérait de parvenir jamais à la perfection. Vers l'automne, comme une grande fatigue s'abattait sur lui, il décida qu'il laisserait reposer sa toile, informant la Joconde que les séances reprendraient quelques mois plus tard, qu'un temps de méditation lui était nécessaire. Elle approuva.

Après tant de soirées laborieuses, elle ne savait si elle devait se réjouir ou s'inquiéter. Le peintre possédait de la distinction. On devinait chez lui une sensibilité exquise, sous la carapace de velours et de poils dont il avait cru bon d'orner son personnage d'artiste. Sa conversation en tornade possédait un véritable charme. Cela changeait la Joconde des propos terre à terre ou égrillards de l'usine. Une fois ou l'autre, certes, le peintre avait fait allusion au risque de se compromettre qu'ils couraient tous les deux en se retrouvant seuls aussi souvent. Elle craignit un commencement de cour et ses réponses se firent hautaines.

— Je n'ai de comptes à rendre à personne. Qui me connaît, ici ? Qui sait d'où je viens ?

— C'est vrai, s'étonnait le peintre. De quelle région de l'Italie ?

— En principe, je suis Florentine. Mes papiers en font foi. Mais j'ai vécu si longtemps à Paris...

Le dialogue en restait là ou alors s'orientait sur Paris, sur la peinture, sur mille sujets capables d'éloigner les thèmes plus périlleux. Ainsi renvoyé à ses pinceaux, le peintre se montra d'une entière correction, et la Joconde put mener jusqu'à l'entrée de l'hiver l'existence mécanique et sans histoires d'une ouvrière d'usine.

Elle parlait à ses compatriotes, assez pour ne pas être traitée de fiéronne, pas assez pour entrer dans leurs querelles ou leurs mesquineries. Son travail, bien qu'un peu monotone, ne l'ennuyait pas : il lui permettait de rêver et de se faire apprécier. La pension du premier jour lui ayant convenu, elle y resta pour y prendre les déjeuners, quitte à se préparer ses autres repas dans sa chambre. Cette chambre était située au rez-de-chaussée d'une petite maison, un peu à l'écart du village. On y

accédait par un corridor où donnait aussi la porte de l'appartement et d'où montait un escalier tournant.

Indépendante là comme au restaurant, elle s'était peu à peu arrangé un intérieur douillet : tapis de laine, rideaux rouges à grands ramages, couvre-lit à volants, tableaux reproduisant des œuvres célèbres du Louvre, ses anciennes compagnes. Elle s'acheta aussi des robes, et son goût allait toujours à des tissus anciens et fastueux, à des façons d'un classique laisser-aller. Le soir, elle se donnait des fêtes solitaires en revêtant les somptueux vêtements qu'elle n'osait pas porter et dans lesquels elle paraissait, tâchant de revivre en esprit, avec ses compatriotes disparus, les jeux aristocratiques de sa jeunesse et les exaltantes mondanités de Florence. Toujours la hantait le désir de regagner son pays, mais elle se sentait heureuse aussi dans le village.

« Que retrouverai-je là-bas ? se disait-elle avec sagesse. Si tout a changé ? Si les paysages eux-mêmes ne sont plus pareils ? Si je ne puis espérer que l'inventaire de mes regrets ? D'ailleurs, je n'aurais pas l'argent du voyage... »

En effet, tout son salaire, elle le dépensait à mesure, incapable de résister aux tentations d'acquérir de belles choses. Et sa logeuse, brave femme aux habitudes parcimonieuses, lui disait parfois en glissant un regard envieux par la porte entrebâillée :

— Ma parole, vous seriez née dans la noblesse, vous, que ça ne m'étonnerait pas autrement !

On était surpris aussi de voir une Italienne dépourvue du sens de la famille au point de ne jamais parler des siens et de ne recevoir aucun courrier.

— Personne ne vous écrit donc jamais de lettres ? s'enquit un jour sa logeuse.

La Joconde rougit. Il fallait vite inventer quelque chose :

— Euh... non, dit-elle. Vous savez, tous mes proches ont disparu. L'autre réfléchit l'espace d'une seconde, puis trancha la question :

— La guerre, je pense ?

— Naturellement, c'est la guerre, reprit la Joconde, incertaine d'avoir trouvé le juste ton d'accablement.

On la laissa en paix. Mais elle se savait épiée, contrôlée, sentait voler autour d'elle des regards prompts à se faire soupçonneux ou malveillants. Déjà, les avances du peintre étaient une sorte de mise en garde. Que faire ? Vers Noël, lorsqu'elle vit ses compatriotes s'affairer autour des horaires spéciaux, ficeler cartons et bagages pour aller embrasser, au-delà des monts, les « bimbi » ou la « mamma », une mélancolie lui vint, comme une angoissante interrogation. Elle ne pouvait songer à perpétuer cette existence en marge des villageois et des Italiens.

Isolée autant que dans son cadre glorieux du Louvre, elle songea qu'un mariage la fixerait. Non qu'elle fût amoureuse, sinon d'elle-même et des objets semi-luxueux rangés dans son petit appartement. Non qu'elle ne s'aperçût qu'il lui serait à jamais impossible de rencontrer un parti

digne de son ancienne splendeur. Mais elle comprenait surtout que c'était justement ce qu'elle devait éviter : refaire sa vie sur le modèle de celle d'autrefois.

Encore lui fallait-il se choisir un époux. D'emblée, elle écarta le peintre. Trop d'ambitions, de problèmes personnels le tourmentaient. Avec lui, le calme n'habiterait pas sa vie. Il y avait, dans la manufacture où elle travaillait, un employé de bureau aux manières correctes, assez discret pour ne pas trop la dévisager dans la rue, mais d'une belle franchise d'allure. Grand, les formes pleines, il portait un visage sérieux aux yeux clairs et une masse disciplinée de cheveux châtons.

Cet homme distribuait le salaire bi-mensuel aux ouvriers. Quand c'était au tour de la Joconde de passer devant le guichet, il inventait chaque fois un prétexte pour la retenir un peu plus longtemps que les autres : renseignements à compléter, vérification des heures de présence. Alors, son regard bleu se posait sur elle avec une intensité fervente. « Pas de doute, se disait-elle. Il est amoureux de moi ! »

Elle lui donnait trente ans, trente-deux peut-être. Elle se renseigna sur lui. Une vieille mère qu'il avait soignée longtemps l'avait tenu éloigné du mariage. Maintenant, il vivait seul dans une petite villa particulière. Si les cartes ou la boisson ne l'attiraient pas, s'il ne cultivait aucune passion, les soirées devaient lui paraître longues. Le parti sembla favorable à la Joconde.

A la première quinzaine de janvier, elle répondit au regard enflammé par l'esquisse d'un sourire qui empourpra le beau visage mâle de l'employé. La quinzaine suivante, elle flâna en rentrant du travail et s'arrangea pour se trouver plusieurs fois sur son chemin. Elle le vit le dimanche au restaurant où elle prenait ses repas, installé à une table voisine de la sienne. Il lui adressa un salut respectueux. Au dessert, la serveuse apprit à la Joconde que l'employé prendrait désormais pension et lui demanda si elle s'opposerait à ce qu'on ajoutât le nouveau couvert à sa table. De toute façon, ce serait plus commode pour le service. La Joconde y consentit.

Avant Pâques, toutes les formalités ayant été conclues entre eux, ils se mariaient, comme on dit, « dans la plus stricte intimité. » Elle avait obtenu de son mari que le peintre reprendrait son travail dès qu'il en trouverait l'énergie. C'est seulement à l'automne suivant que les séances reprirent. Entre-temps, le peintre avait voyagé, avait accumulé expériences et esquisses. Son talent avait pris du poids. Dès les premières soirées, qui se passèrent au domicile des nouveaux mariés, il put donner à la toile ébauchée une plénitude grave et sereine.

— Vous êtes décidément très en progrès ! complimentait la Joconde.

A quoi le peintre répliquait :

— Si je puis me permettre, c'est plutôt le modèle qui est en progrès. La rencontre avec celui de Vinci devient de plus en plus confondante...

Le désir de perfection le hantait comme une exquise torture qui le maintenait toutes ses journées au-dessus de lui-même. Quand les premières fleurs poussèrent, le portrait de la Joconde avait atteint la densité d'un beau fruit lentement mûri.

Mais, privé de son travail, le peintre s'embarquait maintenant dans un autre rêve. Sans donner au couple la moindre explication, il déménagea son tableau, le transporta à Paris. Au Louvre, un vide douloureux marquait la place de la Joconde, et ce fut pour lui une espèce de joie d'entendre les commentaires apitoyés des visiteurs. Par ruse, il réussit à pénétrer dans les combles où l'on avait relégué le chef-d'œuvre troué et, subtilement, y ajusta sa Joconde...

* * *

Si vous allez au Louvre, n'examinez pas la Joconde de trop près. N'insistez jamais pour que l'on vous montre le revers du tableau : sur la toile, vous découvririez le mince filet, comme une secrète cicatrice, qui soude Mona Lisa à son paysage florentin.

Jean-Paul Pellaton